

La Volonté de bonheur (résumé)

— Le « *procès de civilisation* » et l'écriture littéraire —
Aux Éditions Misuzu, Tokyo, 1994

Dans le procès de civilisation tel que Norbert Elias le définit apparaissent deux moments particulièrement significatifs pour la compréhension de la « dynamique » historique en France : la société de cour du XVII^e siècle louis-quatorzien d'une part et la société bourgeoise-professionnelle du XIX^e siècle de l'autre. Ce qui caractérise fondamentalement l'époque ainsi délimitée, c'est l'émergence et l'avancée d'une économie de marché qui engendre de proche en proche une société civile pacifiée désormais séparée de l'Etat. Dès lors le clivage moderne du public et du privé s'instaure. Mais il ne s'agit pas ici de s'interroger directement sur ce vaste processus historique qui est à l'origine de la modernité ; ce serait plutôt le travail d'un historien de métier. Ce qui a été tenté dans les pages de *La Volonté de Bonheur*, c'est, plus modestement, de voir comment un certain nombre de textes dits littéraires travaillent cette dynamique tout en étant travaillés par elle-même. Dans un paysage culturel éclairé par la présence de Mozart, quelques écrivains importants et moins importants de l'époque classique aux Lumières (Molière, Diderot, Sedaine, Mercier, Beaumarchais, et enfin et surtout Rousseau) sont tour à tour convoqués pour apporter leurs témoignages singuliers qui paraissent comme autant de traces d'un vouloir-vivre spécifique. Comment concevoir les conditions de possibilité d'un état de bonheur dans le contexte d'un système de l'échange généralisé ? Certains accepteront de s'y impliquer tout en résistant à l'attrait de l'or et de l'argent. D'autres, comme Rousseau, refuseront de s'engager dans la socialité nouvelle, en sauvegardant, dans l'espace d'une fiction romanesque, l'autonomie traditionnelle de l'*oikos* qui, paradoxalement, apparaît aussitôt, après le douloureux travail de dépassement de l'amour passionnel, voire libertin, sous la forme épurée de la famille moderne triangulaire (père-mère-enfant). La fondation de Clarens dans *La Nouvelle Héloïse* comme lieu du bonheur possible est à ce titre exemplaire. Cependant, la force de la fiction réside aussi dans la mise à l'épreuve de ce bonheur tant désiré et patiemment poursuivi : derrière la mort de Julie, qui signifie, au-delà de la « détemporalisation » accomplie, le triomphe de la passion, se laisse apercevoir la dissolution imminente de la communauté. Mais il semble bien que dans *La Nouvelle Héloïse*, la famille n'ait pas encore reçu le coup de grâce. Quel sera l'avenir de la famille et surtout de la femme ? *Les souffrances du jeune Werther* de Goethe, on le sait, constitue une des premières réactions pertinentes. Mais c'est surtout Balzac qui relèvera le défi rousseauiste. En mettant en scène, dans *La Femme de trente ans*, la vie désenchantée d'une autre Julie, il apportera une réponse véritablement sanglante.